

Dominique Zehrfuss

Peau de caniche



MERCVRE DE FRANCE

Extrait de la publication

PEAU DE CANICHE

Dominique Zehrfuss

PEAU
DE CANICHE



MERCURE DE FRANCE

© *Mercurie de France*, 2010.

Compagnons des mauvais jours
Je vous souhaite une bonne nuit
Et je m'en vais.
La recette a été mauvaise
C'est de ma faute.
Tous les torts sont de mon côté
J'aurais dû vous écouter.
J'aurais dû jouer du caniche

JACQUES PRÉVERT

Le chien et moi sommes allongés dans l'herbe sur le flanc, comme l'âne dans *Balthazar*. À travers mes yeux mi-clos, je ne vois qu'une montagne de poils neigeux et bouclés au milieu de laquelle deux yeux opaques me surveillent.

Nous retrouvons un peu de paix, dans cette lutte incessante que nous menons l'un et l'autre pour qu'il vive quelque temps encore.

Nous sommes fatigués tous les deux, et nous savourons cette trêve au soleil, un après-midi d'été. Nous ne faisons plus qu'un dans cette brume laiteuse où de petits papillons de lumière volettent autour de nous.

Je me prends à rêver que nous nous envolons par-dessus les nuages sur un tapis volant, vers de lointaines contrées d'Orient où le temps n'existe pas. La mer, le ciel étoilé, le sable au crépuscule.

Nous nous fondons dans une éternité bienveillante où nous ne serons jamais séparés.

Moi aussi, je fus un chien, dans une autre vie, un caniche. Les souvenirs remontent peu à peu à la surface. Quels étranges souvenirs, et comme ils me semblent irréels aujourd'hui... Je voudrais les écrire par bribes, un peu comme on se pince pour se prouver que l'on ne rêve pas.

Et comprendre pourquoi tout cela s'est passé, pourquoi j'ai endossé la peau d'un caniche, un caniche d'une époque disparue. Mais si le monde change, les caniches, eux, restent toujours les mêmes.

Ma mère est née à Sfax, Tunisie, petit port de garnison, à l'aube du siècle dernier, le 31 décembre 1909. Sa mère à elle, une grande femme d'un mètre soixante-quinze, ce qui est rare à l'époque, surtout dans le Sud, est d'origine algérienne, donc française. Elle oblige mon grand-père, qui a la nationalité tunisienne, à devenir français, elle trouve sans doute cela plus élégant. Celui-ci, athée et franc-maçon, n'a gardé de sa religion, juive, que de savoureuses coutumes culinaires. La légende veut que son grand-père ait remis les clés de la ville de Sfax à l'impératrice Eugénie, ce qui m'a sans doute valu de recevoir ce prénom un peu désuet en héritage. Tout est extrêmement flou en ce qui concerne mes grands-parents maternels. J'ai cru comprendre que mon grand-père Alexandre dirige des « magasins généraux »,

où l'on trouve des denrées et objets divers. Ma grand-mère, nommée Eugénie elle aussi, prend plaisir à commander toutes sortes de colifichets inutiles et coûteux qu'elle repère dans les catalogues de Paris, ce qui met parfois mon grand-père dans de grands embarras pécuniaires. Apparemment, c'est elle qui « porte la culotte ». Elle s'est toujours considérée comme une personne déçue de son rang — lequel ? — et place en ma mère tous ses espoirs.

De son enfance, ma mère parlait toujours comme d'un éden perdu, enfance très protégée ; on allait à la plage en roulotte tirée par des chevaux, dans une ville où se côtoyaient paisiblement toutes les nationalités, toutes les confessions. Pêcheurs d'éponges, oliveraies, officiers français.

À seize ans, elle passe des vacances à Tunis, « la grande ville ». Tout de blanc vêtue, on l'em-mène aux courses, où elle est remarquée par le rejeton d'une riche famille. Celui-ci vient à Sfax en Hispano-Suiza et demande sa main. Sa fortune contrebalance le fait qu'il n'est vraiment pas beau et qu'il a quinze ans de plus que ma mère. Mais « il est très intelligent ».

Avec lui elle quitte Sfax et son enfance pour

« mener la grande vie ». Ce mari est un aventurier et un capitaine d'industrie : il construit pour elle une somptueuse villa dans le quartier du « Belvédère », mais les fondations et la cave seront toujours inondées, car il ne paye pas les ouvriers. Ma mère et lui parcourent l'Europe.

Il s'est mis en tête de construire un hippodrome à Tunis. Il l'emmène visiter ceux qui existent dans les pays de l'Est pour en prendre modèle.

Il y a un revers à la médaille : cet homme est d'une jalousie malade. Ma mère n'a pas le droit de sortir sans escorte, et au restaurant, elle doit toujours s'asseoir face au mur, pour que personne ne voie son visage. Elle a vingt ans, elle est malheureuse, et s'étonne de ne pas avoir d'enfant. Elle va voir un médecin qui lui apprend qu'elle est vierge. C'est un bon prétexte pour divorcer. Elle consulte un avocat à qui elle raconte sa triste histoire. Celui-ci tombe amoureux d'elle. Elle tente de rentrer à Sfax. Elle retrouve la pesanteur de cette petite ville de province, où son père lui interdit même de sortir le soir faire un tour sur les remparts. Sa mère lui conseille de partir.

Ma mère obtempère. Le divorce est prononcé.

À l'époque il n'est pas vu d'un très bon œil dans le Tunis « comme il faut » qu'une jeune femme quitte son mari, même s'il est impuissant et pervers.

Une période de vaches maigres, la pension n'est pas lourde. Hébergée par une amie, elle doit choisir chaque jour entre un paquet de cigarettes et un sandwich. Elle choisit le paquet de cigarettes.

On la prend pour une femme libre et légèrement scandaleuse. Mais l'avocat est là, qui s'intéresse toujours à elle. Il lui fait une proposition : elle ira à Paris, et si au bout d'un an, elle est sûre de ses sentiments, il l'épousera.

C'est l'une des périodes les plus heureuses de sa vie. Elle arpente la ville à pied, de Montparnasse à Montmartre, sort avec son frère qui étudie la philosophie, assiste avec lui aux conférences du philosophe Alain, et savoure un peu de cette bohème des années vingt et trente qui fait rêver le monde entier.

Au bout d'un an, ma mère épouse Maître X., de vingt ans son aîné lui aussi. Pour qu'elle garde un sentiment de liberté, il lui loue un atelier rue Schœlcher. Il est décidément très amoureux. Retour en Tunisie. Vie bourgeoise. Maître X. est

un homme éclairé et cultivé, et l'un des seuls Français, dans cette petite société coloniale, à n'avoir pratiquement que des amis musulmans.

Il devient directeur de l'Alliance française. Ma mère et lui reçoivent, dans les années trente et pendant la guerre, de nombreux intellectuels et hommes politiques avides de découvrir l'Orient.

Ils s'installent dans une propriété à Hammamet composée d'un grand jardin et de deux maisons, l'une arabe, l'autre néocoloniale. À l'époque personne n'habite dans ce village, à part quelques esthètes venus y rechercher la solitude : Schiaparelli, Hoyningen-Huene, Georges Sébastien, Violet et Jean Henson...

Ma mère et son mari aiment tellement leur jardin que, pendant plusieurs années, ils délaisseront Tunis et habiteront là. Maître X. franchit matin et soir les soixante kilomètres qui séparent son bureau de Tunis de la maison d'Hammamet. C'est là que ma sœur passe une grande partie de son enfance. Elle naît le 5 janvier 1938. Période de bonheur relatif jusqu'à la guerre. Pendant celle-ci, de nombreux Français viendront se

réfugier en Tunisie. Un peu plus tard, Maître X. héberge l'écrivain Georges Bernanos dans l'autre maison du jardin. Ses enfants, élevés en liberté au Brésil, sont de vrais sauvages. Ils sont les compagnons de jeu de ma sœur. Ma mère, grâce à Maître X., est frottée à toute une « intelligentia » qui lui transmet ses valeurs. Elle apprend vite et, grâce à son instinct, elle sait parfois donner la réplique à tous ces fins esprits.

À l'époque, je suppose qu'elle est considérée comme une beauté, puisqu'on la surnomme : « la perle noire du Sahel ».

Le fait qu'elle ait quitté un aventurier tunisien du monde des affaires pour épouser un avocat français très respecté a fait d'elle une héroïne locale, ce qui contribuera plus tard à conforter la haute idée qu'elle a d'elle-même.

L'image de mes grands-parents est vite effacée, ma grand-mère Eugénie meurt bien avant ma naissance. Je n'ai d'elle qu'une toute petite photo où elle apparaît déjà marquée par la maladie. Mon grand-père, qui « a tout donné aux pauvres », termine ses jours dans un meublé, aveugle et totalement démuné. Je ne l'ai vu qu'une seule fois, et j'ai été frappée par ses magnifiques yeux bleus au regard opaque.

J'apprendrai tout à fait par hasard, en trouvant une petite gourmette dans la boîte à bijoux de ma mère, que j'ai eu une autre sœur, qui n'a vécu que dix-huit mois, et dont personne ne m'a jamais parlé. Sur la gourmette, un prénom, France.

Mon père est né le 20 octobre 1911, quatre ans avant la disparition de son propre père, mort en héros à la bataille de la Marne.

Henri Z. et Jeanne H. ont fait un mariage d'amour. En témoigne le journal très émouvant que ma grand-mère écrit en 1914 à la déclaration de guerre, peut-être pour se donner du courage. On entend battre son cœur à la lecture de ces pages. Bientôt il ne battra plus que pour ses trois enfants. Henri Z. est d'origine alsacienne et paysanne. Son père est, je crois, maréchal-ferrant, et fuit l'Alsace pour ne pas devenir allemand en 1870. Du côté de ma grand-mère Jeanne, on est parisien depuis le début du dix-neuvième siècle.

D'abord ouvriers dans la dentelle à Alençon, les ancêtres de Jeanne sont envoyés à Moscou pour livrer un colis, et décident d'y rester. Ils

y fondent un théâtre français et s'y établissent. Leurs enfants rentrent à Paris où ils deviennent comédiens sous les noms d'Alexandre et Élixa Rose, au temps du Boulevard du Crime. Plus tard Élixa tiendra un hôtel du côté de la Bourse. Deux grand-tantes de mon père ont été courtisanes. J'ai encore quelques couverts et pièces de vaisselle aux armes de l'une d'elles devenue comtesse de Fleury.

Mon arrière-grand-mère et ma grand-mère, qui n'ont pas une vie facile, aiment à se bercer de rêveries autour de cette légende familiale.

Ma grand-mère Jeanne habite le quartier Saint-Sulpice avec ses trois enfants. Mon arrière-grand-mère Valentine, dite Atine, veuve elle aussi — on m'a raconté que son mari s'était suicidé à Monte-Carlo après avoir perdu ses derniers sous à la roulette, mais il existe une autre version où sa mort est attribuée à une piqûre d'insecte, laquelle est la vraie, je ne le saurai jamais —, Atine, donc, adore sa fille et ne la quitte pas. Toutes deux s'aiment tellement qu'elles s'offrent chaque jour de menus présents, bracelets faits avec des bouts de laine, petits dessins, etc. Atine veut aider sa fille dans l'éducation de ses enfants. Elle vit tout près, rue du Cherche-Midi.

C'est elle qui accompagne mon père, « pupille de la nation », au collège Stanislas où il fait ses études jusqu'au baccalauréat, qu'il passe à quinze ans. C'est l'homme de la famille, et on compte sur lui pour subvenir très bientôt aux besoins du « gynécée ». Ma grand-mère améliore le maigre ordinaire en peignant des fleurs sur des plateaux qu'elle essaie de placer dans des magasins. La vie est dure. Heureusement, l'oncle « Popo » et la tante « Nénène » G., propriétaires d'une grosse quincaillerie dans le quartier des Halles et sans descendance, contribuent à embellir le quotidien des enfants par quelques bons repas. L'été, grâce à leur générosité, ils peuvent quitter Paris pour prendre l'air sur les plages normandes.

Mon père entre aux beaux-arts à seize ans, section architecture. Très vite, parallèlement à ses études, il « planchera » chez des architectes pour aider sa mère, ce qu'il fera jusqu'à la mort de celle-ci. Quand ma grand-mère meurt, j'ai sept ans, et je ne garderai d'elle que le souvenir de quelques rencontres, empreintes d'une grande douceur. Un beau sourire, des cheveux très blancs coiffés en chignon, et un regard malicieux.

Mon père est lauréat du Grand Prix de Rome

en 1939. La guerre éclate, c'est pourquoi il ne pourra se rendre à la villa Médicis, car la France et l'Italie sont en guerre. En 1940, il rejoint Nice où la villa Médicis s'est repliée à la villa Paradiso, puis il fonde une colonie d'artistes à Oppède-le-Vieux avec de nombreux peintres, sculpteurs, architectes.

En 1942, il décide de rejoindre de Gaulle à Alger. Il passe par l'Espagne où il reste un an. Le général de Gaulle lui donne une mission. Cette mission changera sa vie, et ne sera pas sans conséquence sur la mienne.

Il arrive à Tunis avec un « complet short » et une valise en carton. Il rencontre Maître X., le mari de ma mère, qui lui propose de l'héberger dans une des maisons du jardin d'Hammamet. Entre-temps, mon père a épousé la veuve d'un officier de spahi qui a trois filles et avec qui il a eu une très brève aventure avant la mort de son mari.

Il s'installe donc avec femme et enfants à Hammamet. La maison est vide. Pour la meubler, il construit des meubles en béton et coquillages.

Pendant un séjour de sa femme en France, son ancienne maîtresse Consuelo de Saint-Exupéry

temps que je pense à en finir. Un jour d'hiver où le ciel est encore plus sombre que d'habitude. Les élèves sont dans le gymnase. L'électricité est déjà allumée. À l'époque, les filles portent des « bloomers » pour faire de la gymnastique... Je me sens vraiment mal, mon gros derrière enveloppé dans cette espèce de barboteuse bleu marine. Quand vient mon tour de monter à la corde à nœud, je n'y arrive pas. Sous les ricanements et les moqueries de mes camarades, je retourne m'asseoir à ma place, les larmes aux yeux. Ma décision est prise. Les cours terminés, il fait nuit noire. Je vais tranquillement à la boulangerie m'acheter une tablette de chocolat. Je rentre chez moi. Je me déshabille. J'enfile un peignoir. J'ai déjà repéré depuis longtemps la boîte de somnifères dans l'armoire de la salle de bains. C'est très facile, il y en a partout à la maison. Je me souviens encore du nom : Imménoctal. Je vais dans ma chambre. Il y a soixante comprimés dans le tube. J'avale les comprimés cinq par cinq, c'est très amer, je mange du chocolat en même temps. Je finis la tablette. Bientôt, tout sera blanc...

Quand je reprends conscience, tout est blanc, c'est vrai. Je me demande si cette salle pleine d'aquariums remplis de bébés dans laquelle se

trouve mon lit est le paradis. Je pleure quand je découvre qu'en réalité je suis dans une salle d'hôpital pleine de couveuses pour les prématurés... Peut-être m'a-t-on mise là pour me faire croire que je suis née une deuxième fois. Et c'est vrai. Rien, jamais, ne sera plus pareil. Le conte qui avait commencé sous de très mauvais auspices se termine comme dans les contes de fées. Mon chemin croise quelques années plus tard un autre chien perdu sans collier, et petit à petit, grâce à lui et à cause de lui, au gré des rendez-vous de la vie, je quitterai mes oripeaux de caniche, et deviendrai peu à peu un être humain.